

Au sixième coup, l'énorme charpente commence à craquer...

Le forçat devenait de plus en plus pâle. La femme agenouillée priait avec une ferveur croissante.

Tout à coup, une clameur immense se fit entendre, une fumée jaillit des flancs du navire, et l'énorme masse s'élança frémissante dans les flots.

On n'avait plus rien vu.

Il y eut un moment de trouble et de confusion indescriptibles... tous les rangs se confondirent... toutes les poitrines se prirent à battre... mille voix frappèrent les airs...

Où était le condamné? avait-il succombé? était-il tombé, broyé sous la quille de la frégate?

Pendant quelques minutes—qui furent un siècle—on le chercha avidement.

Et ce n'est que quelque temps après qu'on l'aperçut, soutenant dans ses bras la pauvre femme qui avait roulé inanimée sur le sol!

Un mois plus tard, grâce aux sollicitations du gouverneur, le forçat avait sa grâce, et ce fut, dit-on, depuis, un usage qui resta en vigueur tout le temps que le lancement d'un navire présentait les mêmes dangers terribles.

## QUI PERD, GAGNE

(Suite)

Les adversaires se placèrent et la partie commença. Inutile de retracer l'intérêt que chacun des assistants prit à cette lutte. Les éloges du docteur en faveur de son protégé avaient éveillé la curiosité à un suprême degré, et, suivant la nature assez égoïste du joueur d'échecs, les victimes ordinaires du marquis, confiantes dans les paroles du docteur, se rajouissaient à l'avance des revers de leur vainqueur. La lutte fut assez vive au début; par convenance, ou plutôt par conviction de sa supériorité, le marquis avait offert le trait à Alfred, qui en profita d'une manière brillante, canonna vivement toutes les positions de l'adversaire, et devait nécessairement lui faire mordre la poussière, quand une faute d'attention compromit sa partie; il lui fallut alors déployer toutes ses ressources et son savoir faire, pour annuler la contre-attaque et arriver à une partie remise.

M. d'Hervilly était pourpre, surexcité, essoufflé; il avait dû comprendre, par ce premier essai, que le jeune homme lui était supérieur; mais, aveuglé par la vanité, il s'écria en quittant l'échiquier:

—Cher monsieur, vous ne jouez pas mal, nous nous reverrons; avec quelques études, et un peu plus d'exercice, vous arriverez, je crois, à être presque aussi fort que moi!

Exclamation qui ne révélait pas seulement l'autocrate, mais le véritable joueur d'échecs dont les illusions résistent si souvent aux preuves les plus évidentes. Les personnes qui n'entendaient presque rien aux échecs s'étonnèrent de la modération du langage du marquis, les forts en sourirent et prédirent sa future défaite.

Malgré son espèce d'insuccès, l'effet était produit. Alfred s'était élevé d'un seul bond à la hauteur d'une célébrité; avoir résisté au marquis! c'était tout simplement prodigieux, et, de tous côtés, les félicitations inondèrent le brave jeune homme, qui ne savait comment se dérober à un pareil enthousiasme. On se retire:

—A jeudi prochain, monsieur; étudiez, étudiez d'ici là.

Ce jeudi arriva. Vous le savez, en province, en France ainsi que dans les royaumes-unis de l'Angleterre, on vit comme dans une lanterne. Tout se sait, se voit; le mot *secret* est banni du dictionnaire de toute autre ville que celle de Londres, Paris, Vienne et Pékin.

Or, surtout on avait parlé de la soirée du marquis et du résultat. Des paris s'engagèrent. Tout ce qui avait remué une botte d'échecs se rendit le jeudi désigné chez le marquis. Alfred, remis de l'émotion d'une première rencontre, fut magnifique et battit le maître.

—Ma revanche, jeune homme, et je vous joue un louis.

Et le louis du marquis fut perdu. Deux autres pièces d'or allèrent se joindre à la première dans le gousset d'Alfred.

—Décidément, je ne suis pas en jeu aujourd'hui; à une autre fois.

Les autres fois arrivèrent et le marquis perdit encore.

Le joueur d'échecs est excessivement ingénieux dans la recherche des prétextes auxquels il attribue ses défaites, et, se repliant dans son amour-propre, le bon vieillard mettait en avant le bruit des conversations, le froid, la chaleur, un vent coulis, une digestion difficile, une étourderie, un oubli, enfin toute la série de ces futiles remarques derrière lesquelles cherche à s'abriter l'infériorité. Il n'était pas, toutefois, encore convaincu de la sienne.

Quelques mois se passèrent ainsi. Je le répète, le marquis avait la passion des échecs. Il dit un jour à Alfred:

—Tenez, mon cher monsieur, le monde et le bruit me troublent, venez pendant quelques autres soirées de la semaine; nous serons seuls, et je me retrouverai.

Alfred se rendit à cette nouvelle invitation, et continua ses succès. A l'une de ces visites, il trouva réunie chez le marquis une société assez nombreuse, mais composée de personnes qui lui étaient inconnues. C'était la fête du marquis; les membres de sa famille étaient venus la lui souhaiter. Plusieurs dames figuraient dans cette société, et parmi elles la charmante petite fille du vieillard, Mlle Claire de Limeuil.

Alfred, interdit en entrant, voulut se retirer. Le marquis courut à lui:

—Eh! eh! cher, soyez le bien venu. Mesdames, messieurs, je vous présente mon maître.

—Vraiment, ce n'est pas possible, s'écria-t-on de toutes parts.

—Si, si, vous dis-je, il me bat comme plâtre.

Alfred devint de nouveau l'objet de l'attention générale. On connaissait le caractère du chef de famille, il fallait que le jeune homme possédât de bien rares qualités pour avoir été admis dans son intimité, et surtout, pour qu'il avouât le talent de son rival. Alfred, presque confus, restait muet, se contentant de regarder autour de lui et de sourire aux compliments qu'on lui adressait. Tout-à-coup, il aperçut Mlle de Limeuil, toute blanche, toute rosée, toute heureuse du plaisir et de la joie de son grand-père, au col duquel elle se suspendit en l'embrassant.

A la vue de cette jeune fille, Alfred sentit le sang refluer dans ses veines, son cœur battre avec violence, tout son être se confondit au milieu d'une émotion dont il n'était pas maître. Alfred avait vingt-cinq ans, une âme sensible, ardente, une imagination puissante; Alfred avait souvent rêvé aux vierges de Raphaël et de Murillo, à ces perfections idéales qu'on ne saurait rencontrer sur terre. Claire de Limeuil réalisait ces rêves. L'impression qu'elle produisit sur lui ne fut pas seulement une surprise, mais un de ces ravissements qui transportent au ciel. Son sort était décidé; il ne s'appartenait plus.

On demanda une partie d'échecs. Alfred ne pouvait refuser, c'était un moyen de dissimuler le trouble qui l'agitait; mais, hélas! la reine d'ivoire avait perdu son prestige, il remuait des pièces, il ne jouait pas, il perdit.

Le marquis, aveuglé par son triomphe, n'en pouvait deviner la cause. Claire, avec cet instinct de pénétration que possèdent les jeunes filles, l'avait comprise et avait échangé avec Alfred un regard qui semblait lui permettre d'espérer. Elle récompensa sa défaite d'un sourire. Premier revers, premier succès.

Je n'écris pas un roman. Inutile donc de faire assister le lecteur aux détails d'une affection naissante, à ces muets entretiens plus éloquents que les plus beaux discours de l'Académie; de le promener au milieu de ces mille péripéties d'humeur, de ces petites bouderies momentanées, de ces espérances qui sont un avant-goût de la féli-

cité. Quel est celui qui ne les connaît pas? Quel est celui qui n'a pas aimé?

Qu'il lui suffise de savoir qu'à partir de ce jour, Alfred multiplia ses visites, et Claire les prétextes de sa présence auprès de son grand-père en lui faisant croire que ces parties l'intéressaient vivement, et qu'elle aussi elle se croyait avoir des dispositions pour ce noble jeu.

—Tu verras, bon papa, laisse-moi faire, un jour je te battrai aussi.

Et elle accompagnait ses paroles de minauderies charmantes, de bons gros baisers sur le front du marquis, de regards où brillaient les joies de son cœur et la provocation de ses luttes futures; et le marquis, dorloté, caressé, oubliait la prudence et cédait. En effet, quel moyen de résister!

Alfred, puisant dans son amour qu'il savait partagé des inspirations nouvelles, battait régulièrement le marquis, que Claire alors était régulièrement, de son côté, obligée de consoler. Il y avait près d'un an que, s'abandonnant à l'ivresse de leurs sentiments, les deux amants continuaient leurs échanges de serments, quand Alfred, sûr de l'amour de Claire, résolut de la demander en mariage. Fils unique d'un père riche, il apportait une fortune à sa future, et par conséquent un avenir exempt de vicissitudes et d'ennuis. Les jeunes gens étaient parfaitement d'accord. Alfred était certain du consentement de son père, dont, lui aussi, était l'idole et l'orgueil; il ne restait qu'une difficulté à surmonter, mais elle était énorme: c'était d'obtenir le consentement du marquis.

Alfred communiqua donc ses intentions à son père, qui lui fit observer d'abord la témérité d'une semblable affection et la presque certitude d'un refus. Le fils insista, M. Belval se détermina à faire la demande. Qui peindra l'étonnement, l'irritation du vieil aristocrate?

—Mademoiselle de Limeuil, ma petite-fille, monsieur, n'est pas faite pour le fils d'un parvenu dont le succès est dû à des causes inconnues!

—Au travail et à l'intelligence, monsieur le marquis, conditions qui valent bien, je pense, votre mérite, qui se résume à celui de vous être donné la peine de naître. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et M. Belval se retira.

Alfred, en apprenant le triste résultat de la démarche de son père, l'affront que lui avait infligé l'orgueilleux marquis, se jeta, désespéré, dans ses bras, et fondit en larmes.

—J'ai reçu l'outrage avec calme, mon fils, reçois ce refus de même.

C'est en vain qu'il appela à lui toute sa philosophie; voir s'envoler tout-à-coup ses espérances, ses rêves d'avenir, c'en était trop, il s'évanouit.

Claire apprit la nouvelle avec plus de sang-froid. Elle ne répondit rien aux sanglants reproches de son grand-père. Au-dessus de la volonté du marquis dominait son amour, et l'amour d'une femme, c'est la baguette d'une fée toute-puissante, devant laquelle s'inclinent la vanité, l'ambition, la colère et la haine.

Amour, amour, tu perdis Troie! Mais que de triomphes pour un revers!

Elle se recueillit; le marquis lui avait signifié que tout rapport avec Alfred devait cesser immédiatement; qu'à la moindre apparence de rapprochement, au moindre signe de persévérance ou d'encouragement, il la renverrait dans son couvent; que, puisqu'elle avait l'envie de se marier, il allait s'occuper de lui trouver un parti convenable. Cette dernière menace avait ébranlé quelque peu son courage. Pendant plusieurs jours, elle essaya de lutter avec ses affections; mais, dans une âme sincère et pure, les premières impressions agissent avec une telle violence, que la pauvre enfant ne put résister à leur effet; ses yeux se creusèrent, ses joues pâlirent, ses lèvres perdirent leur fraîcheur, ses forces s'épuisèrent et l'appétit disparut; l'équilibre de tout son être avait été ébranlé. Elle fut obligée de se mettre au lit. Le marquis, effrayé, appela le docteur.

Ainsi que nous l'avons vu, ce docteur était l'ami de la maison. Il avait connu Claire au berceau, et, séduit par les grâces

et l'heureux naturel de cette enfant, il l'aimait sincèrement.

Il ne fut pas long à connaître la cause du mal. Claire lui dit tout en le suppliant d'aviser au plus vite, et en lui déclarant que jamais elle n'appartiendrait à d'autre qu'à l'homme qu'elle considérait comme celui que Dieu lui avait destiné pour époux.

—J'ai fait serment d'être à lui, docteur, dit-elle en terminant ses confidences; vous me connaissez, soyez donc certain que je tiendrai ma promesse.

Le docteur en était, en effet, parfaitement convaincu.

—Ma chère enfant, lui dit-il, la question est bien délicate, la solution peu facile, n'importe: Alfred est digne de vous, comptez sur moi, je vous seconderai de mon mieux.

—Eh bien! docteur, demanda le marquis en l'abordant après sa visite à Claire, que dites-vous?

—La position est grave, il y va de la vie de l'enfant.

—Vous m'effrayez.

—Je dois vous dire la vérité.

—Assurément. Quel est donc son mal?

—Une maladie de cœur.

—Quel remède?

—Le temps, les soins, les tendresses et les preuves de ces sympathies, l'absence de toute contrariété, le repos, tels sont les premiers moyens à employer; nous verrons ensuite.

Le bon docteur connaissait son homme; il fallait le forcer à être bienveillant et à rendre à son tour à la jeune fille la sollicitude qu'elle avait pour lui; pour cela, il fallait l'effrayer un peu. Le marquis, prêt à sacrifier le peu d'années qui lui restaient à vivre pour sauver sa petite-fille, obéit aux prescriptions du docteur. Il fut empressé, tendre, affectueux envers Claire, et ne parla plus de retour au couvent.

Le docteur revint le lendemain et renouvela ses recommandations.

Quelques jours se passèrent ainsi. Claire était plus calme.

—Il faut maintenant commencer à attaquer, dit-il à la malade. Quand votre grand-père montera vous voir, risquez le nom d'Alfred. Trouvez un prétexte. Tenez, demandez simplement de ses nouvelles, et s'il vient toujours faire sa partie d'échecs. Vous me communiquerez comment il aura reçu votre demande. Surtout, restez impassible, quel que soit l'effet que cette demande aura produit.

ALPHONSE DELANNOY.

(La fin au prochain numéro.)

## AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

MM. Narcisse Beaudry et frère, Bijoutiers et Horlogers, annoncent à leurs pratiques et au public en général qu'ils ont en magasin un assortiment de MONTRES en or et en argent, ainsi que des BIJOUX tant importés que de leur fabrication. MM. Beaudry et frère font aussi la dorure et argenture, ainsi que la fabrication et réparation d'ornements d'églises. Nous croyons devoir faire remarquer au public que ces deux messieurs sont tous deux ouvriers et surveillent, chacun dans son département, l'exécution des ouvrages faits. NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte-rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement: 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.